

Le premier roman de Mohamed Razane

La haine

Champion de boxe et de misère, Mehdi, dix-huit ans de violence en banlieue parisienne, va jusqu'au bout de sa rage de vivre et de mourir. Un livre explosif

Dans les plis de cette vie-là, il y a l'odeur de la mort qui suinte. Comme un défaut de plomberie, un incessant goutte-à-goutte qui creuse le terrain d'une vie de misère. Il s'appelle Mehdi, il est une erreur, né d'un rapport forcé, « *un enfant exclu dès sa conception du monde de l'amour* ». Elevé « *en poulailler, appart HLM qui grouille de monde* », à coups de savate, de poing par un père alcoolique, chômeur, et bercé dans les larmes d'une mère humiliée. Aujourd'hui, il a 18 ans, un bouillon de violence dans les veines, des battements de cœur en guise de compte à rebours avant l'explosion finale.

Dans « *Dit violent* », Mohamed Razane, 37 ans, chômeur, hier éducateur dans les cités de Paris et de sa banlieue, raconte l'histoire de ce jeune du 9-3 qui n'a plus que deux jours et demi à vivre. Et derrière son personnage défile le décor réel d'un monde aussi dur et gris que le bitume, avec un terrain vague pour lieu de mémoire, des matchs de foot où les chariots volés chez Edouard (Leclerc) délimitent les buts, une « *ribambelle de mioches qui ne savent plus trop où traîner leurs crottes de nez* », des gazelles et des las-

cars qui vivent leur romance dans des caves aménagées avec « *des sièges de bagnole faisant office de canapés, et des cageots pour table basse* ».

« *Dit violent* », c'est donc la vie ratée de Mehdi, alias Killer Pit, habitant du bloc G dans le quartier du Douanier. Il est planté devant son vide, une kalach entre les mains. Il se refait le film de sa vie avant de crever. Se souvient du meurtre de son père, trois ans plus tôt. Oui, un vendredi, pendant que sa mère, employée à temps partiel et au smic horaire, nettoyait des bureaux à la Défense, Mehdi a cogné, cogné, jusqu'à abattre son paternel. Après huit mois de préventive et une longue liste de circonstances atténuantes, il est rentré chez lui. Et a étranglé un chaton avant de le jeter dans le vide-ordures. Mehdi n'a rien à offrir, parce qu'on ne lui a jamais rien donné. C'est un champion de boxe thaïe qui ne peut s'empêcher de « *bouffer, de soulever des barres à la salle de muscu et de shooter le sac de boxe accroché au milieu de [sa] piaule* », parce qu'il n'a rien d'autre pour occuper son temps. L'ANPE, les Assedic, les programmes d'insertion, les discours d'intégration, les éducateurs, les assistantes sociales, « *qui veulent te faire accepter ta condition de pauvre, t'étouffer* », il les

ne



Français d'origine marocaine, **Mohamed Razane**, 37 ans, a été éducateur spécialisé auprès des jeunes en difficulté. Il vit en Seine-Saint-Denis.

Catherine Hélie - Gallimard

envoie « au diable ». Lui, il pense à son pote Zacarias, « un sauvageon plein de sensibilité », « l'Alfred de Musset de son quartier » au carquois « plein de mots et de rimes qui sonnent ». Latté à mort par huit types venus du quartier des Moulins pour une histoire de meuf. Alors Mehdi a la haine, Mehdi va venger « Zacarias le poète, Zacarias le romantique ». « Vous croyez quoi, que je vais attendre que la justice républicaine fasse son travail ? Niet ! Nous, les enfants de la rue, on sait ce qu'elle vaut, la justice des nantis, rien de bon pour des gens comme nous, la vraie justice c'est celle de la rue, et elle est au bout de ma kalach. » Voilà, le projet de Mehdi, c'est d'en finir, avec les autres, avec lui-même, tuer, et mourir enfin.

Le tout ficelé dans une écriture de killer, avec des mots si crus qu'ils font parfois mal aux yeux, mais des histoires gonflées de souffrance, des énergies avortées, dévoyées, des vies brisées en éclats d'aigreur. Et à longueur de pages, c'est l'envie de passer le tout à l'essorage qui grandit. Mehdi est trop violent, Mehdi est tellement énervant. Mais Mohamed Razane ne lui fabrique aucune excuse. Pas de victimisation, plutôt un monde et ses fêlures, qui sont l'affaire de tous. Alors à la fin du livre, on voudrait sécher les larmes de ces enfants que la République montre toujours pour n'avoir jamais à les regarder vraiment. **ELSA VIGOUREUX**

« Dît violent », par Mohamed Razane, Gallimard, 164 p., 11,90 euros.

Banlieue: la nouvelle vague littéraire

C a y est : 2006, la banlieue entre en littérature. Et celle-ci la reçoit comme il se doit. A côté de « Dît violent », sur l'étagère des romans il y a aussi **Ahmed Djouder** et sa « Désintégration » (Stock), **Karim Amellal** et ses « Cités à comparaître » (Stock). Des auteurs issus de l'immigration, mais nés en France, qui se pointent avec leurs mots aiguisés et mettent en pièces les idées reçues. Dans « Cités à comparaître », Karim Amellal raconte la vie d'un enfant des quartiers devenu terroriste. Une histoire triste avec des mots de la rue qui sentent fort la vie. Comme ça : « Ça me saouïle d'être un terroriste international. Je voudrais être un mec normal. Serrer une meuf jolie et plus la lâcher. Avoir une mère normale qui me kiffe et que je kiffe. Je voudrais juste être un homme. [...] Et puis je voudrais m'endormir sur le sable froid. Comme les mouettes. Je crois qu'elles font ça, les mouettes. Elles jouent un peu entre elles à côté de la mer, et après elles s'endorment toutes ensemble dans le silence des vagues. » Et puis la voie de l'imaginaire est un boulevard pour poser les vérités qu'on n'ose pas voir. Ahmed Djouder l'a empruntée dans « Désintégration ». Il décrit la France d'avant et celle métissée des lendemains. Deux mondes qui se tournent le dos. Et dans l'écriture jaillit la question essentielle : celle de l'amour qu'ils se refusent. ■ **E. V.**